

« J'allais avoir la relation d'Austerlitz, lorsque mon précepteur, qui me cherchait, me découvrit prenant une leçon d'histoire contemporaine ; et comme il ne connaissait pas encore le professeur, il ne jugea pas à propos de me laisser entre ses mains. Margalet avait fait la grimace en apercevant une soutane, et quand je m'éloignai de lui, je l'entendis prononcer sous sa longue moustache une expression dont je ne compris pas le sens, mais qui me sembla une injure.

Après notre déjeuner, et comme mon père nous l'avait promis, Margalet fut mandé à la salle à manger, et ayant bu coup sur coup deux grands verres de vin que ma plus jeune sœur lui versa, il nous raconta son histoire, qui devait être celle de beaucoup de soldats à cette époque-là.

Il avait reçu une balle au siège de Toulon, un biscayen à la bataille de Rivoli, un coup de poignard à la révolte du Caire, et quatorze coups de sabre, dont neuf sur la tête, à la bataille de Marengo, après la mort du général Desaix ; c'était là la part de ses glorieuses infortunes ; celle de ses triomphes n'était pas moins grande. Il avait assisté à la journée du 13 vendémiaire, à l'entrevue de Charrette et de Canelaux dans la ville de Nantes, à l'arrestation du pape Pie VI à Rome ; il était de service à Saint-Cloud le 18 brumaire, et de garde à l'Opéra le jour de la machine du 3 nivose ; enfin La Tour d'Auvergne avait été son camarade de lit, et l'empereur lui avait de sa main donné la croix au camp de Boulogne.

Margalet entremêla son récit de force maximes révolutionnaires, de protestations de dévouement à l'empereur et à la république, ce qui pour lui était une seule et même chose ; il blâma mon père de s'être remarié avec une baronne prussienne au lieu d'épouser une citoyenne française, et ajouta un petit mot de critique sur mon éducation, parce qu'elle avait été confiée à un ecclésiastique.

Mais tout cela était dit avec tant de bonhomie ; il y avait dans toutes les paroles incohérentes de cet homme un si grand fonds d'honneur et de probité, que mon père persista dans la résolution qu'il avait prise la veille d'attacher Margalet à son service en qualité de concierge.

À la proposition qui lui fut faite, le visage du vieux soldat s'illumina d'un rayonnement de reconnaissance et de joie qui le rendit presque beau ; il se rapprocha de mon père, prit sa main qu'il porta sur son cœur et lui dit :

— Mon capitaine, Margalet vous remercie ! il aurait accepté une place plus modeste, mais du moment que vous respectez assez sa croix et ses cicatrices, pour en faire le gouverneur de votre château, il ne lui reste plus rien à désirer. J'accepte donc, à deux conditions toutefois : la première, c'est que je continuerai à porter ma cocarde ; la seconde, c'est qu'on ne me forcera pas à aller à la messe. Maintenant, vive l'empereur et mon capitaine !

Voilà donc Margalet installé dans ses nouvelles fonctions, et mon père, qui avait cru d'abord ne faire qu'une bonne action, s'aperçut bientôt que la bonne action était aussi une excellente affaire. Margalet était actif, exact, vigilant ; il menaçait avec tant de sérieux et surveillait avec tant d'intelligence, qu'on n'était jamais tenté de le braver ni sûr d'échapper à son coup-d'œil. Comme son dieu l'empereur, il était partout à la fois et cependant ne laissait rien inachevé. Il était partout le stimulant des ouvriers indolens et des enfans déprédiateurs. C'étaient ces derniers qui, dans leur respectueux effroi, avaient ajouté le titre de père à son nom de Margalet ; et quand l'un d'eux criait : Voilà le père Margalet ! il ne restait sur le terrain que les consciences irréprochables.

Mes sœurs et moi nous n'étions pas non plus toujours parfaitement rassurés sur l'indulgence du vieux soldat. Il était rempli de bonté et de complaisance pour nous ; mais si nous faisions quelque faute, il allait impitoyablement la raconter à mon père. Au contraire, quand j'étais sage, nous passions ensemble des heures dont le souvenir a encore du charme pour moi. Le dimanche, lorsqu'il n'avait pas d'ouvriers à tantonner, il me menait faire de longues promenades dans les bois, m'aider à cueillir des fleurs ou à dénicher des oiseaux ; il me fabriquait des arcs avec de vieux cerceaux, des pistolets avec des branches de sureau et des sabres avec des lattes ; et tout en travaillant pour moi, il avait toujours quelque péripécie de grande bataille à me faire, ou quelque merveille qu'il avait vue, à me décrire. L'Égypte était surtout pour lui un texte inépuisable et favori ; il y revenait sans cesse et en sortait difficilement, à moins cependant qu'on ne vint à prononcer le mot Angleterre, car alors il quittait tout pour ce nouveau sujet de conversation, qu'il terminait ordinairement en disant qu'il consentirait volontiers à recevoir encore autant de blessures qu'il en avait déjà sur le corps, pour pouvoir seulement faire une faction d'une heure sur le sol de la Grande-Bretagne.

Une seule chose dans Margalet affligeait mes parents, c'était son impiété dont rien n'avait pu encore le guérir. On ne lui épargnait ni les conseils, ni les exemples, ni les prières même ; il écoutait tout, ne répondait rien ou répondait des quolibets, et persévérait dans son aveuglement. Mon père fit un voyage à Paris ; à son retour, il lui dit qu'il avait vu l'empereur à la messe ; Margalet répondit :

— Moi aussi je l'y ai vu, et j'ai remarqué qu'il tenait son livre à l'envers.

Les prêtres étaient pour lui un objet d'horreur qu'il ne pouvait pas plus dissimuler qu'expliquer, et il n'avait pris un peu d'affection et de considération pour mon précepteur qu'à depuis un certain jour que celui-ci s'était précipité dans un étang pour s'en retirer. Margalet avait dit alors :

— Tiens, celui-là est brave ; c'est bien dommage qu'il ne soit pas grenadier.

Après de nombreuses tentatives, ma mère, qui avait surtout pris à cœur

la conversion du vétéran, se bornait à prier pour lui, lorsqu'une circonstance, produite en apparence par le hasard, amena le changement que tous nos vœux appelaient et que tous nos efforts n'avaient pu obtenir.

Margalet habitait une petite maison, attenante aux communs du château, et dont il avait seul la jouissance. De là, il pouvait voir tout ce qui se passait dans les cours, dans les vergers, et presque dans les bosquets qui, étant formés de plantations nouvelles, laissaient les regards y pénétrer assez facilement. Le vieux soldat avait arrangé de son mieux ce qu'il appelait sa guérite, en ajoutant au mobilier rustique que mon père lui avait fourni, un petit trophée d'armes composé de son briquet, d'un sabre d'honneur, de son petit tricorne et d'une paire d'épaulettes de grenadier. Puis, il avait orné les murs, blanchis à la chaux, d'une collection de gravures chaudement enluminées, représentant les principales batailles auxquelles il avait assisté, et les portraits des généraux qu'il préférait ; celui de l'empereur, surmonté d'une couronne de laurier, occupait une place à part au chevet de son lit, au dessous du trophée d'armes.

Parmi les anciens usages que le calme des temps et la vigueur du pouvoir avaient permis de rétablir, il y en avait un qui avait surtout répondu aux vœux des populations, c'était la sortie des processions des Rogations et de la fête du Saint-Sacrement. Avant la révolution, ces processions avaient coutume de venir à la chapelle du château ; au retour de l'ordre, cette coutume avait été reprise, et, depuis que Margalet était à notre service, il avait eu plusieurs fois déjà le chagrin de voir la croix et les bannières passer devant sa porte. Ces jours-là, le vieux soldat de la république avait le soin de s'enfermer à double tour chez lui, pour protester autant que cela était en son pouvoir contre ce qu'il appelait le retour des abus. Puis, la semaine qui suivait cette cérémonie, il était toujours moins communicatif et un peu plus rude dans l'exercice de ses fonctions ; j'avais, pour ma part, l'instinct de ne pas le rechercher dans ces momens-là.

Il y avait environ trois ans que les choses se passaient ainsi, quand vint l'époque du retour de la solennité des Rogations. Nous étions tous réunis, maîtres et gens, au bas de l'avenue, attendant la procession pour nous joindre à elle et l'accompagner à la chapelle du château, où elle devait faire sa première station. Le ciel était ce jour-là d'une splendeur inouïe, et la terre, riche de toutes les espérances, n'avait qu'une voix pour bénir Dieu de ses dons qui n'étaient cependant encore que des promesses. Tous les aspects étaient enchanteurs, toutes les émanations étaient suaves, tous les visages étaient à la fois joyeux et recueillis. La procession s'avancait lentement vers nous, le long d'une route étroite et creuse que bordait une haie d'aubépine en fleurs. C'était un spectacle ravissant que cette double rangée de vieillards et de jeunes filles, que ces bannières flottant dans les airs et ces voiles blanches se mêlant à la verdure, que cette croix qui resplendissait des rayons du soleil qui se reflétait en elle. Nous primes place au milieu de nos fermiers, qui nous avaient précédés, et nous arrivâmes toujours chantant et priant à la grille du château.

Quelles ne furent pas notre surprise et notre émotion lorsque nous aperçûmes Margalet en grande tenue, debout, le chapeau à la main, qui attendait la procession, comme s'il avait eu mission de l'introduire dans le parc ! Son maintien était grave et pénétré, son attitude respectueuse et digne, son regard fier et cependant ému. Il était facile de voir que c'était bien moins une concession qu'il faisait qu'une conviction dont il subissait l'influence. Quand le prêtre passa devant lui, Margalet s'inclina profondément, puis il vint prendre place à côté de mon père, qui lui serra la main.

La procession continua à s'avancer vers la chapelle en suivant les allées sinuées du parc, et, quand elle y fut arrivée, le prêtre monta quelques degrés qui conduisaient à la porte d'entrée, puis il se retourna, et, de ce point plus élevé, il distribua ses bénédictions sur toute la contrée. En cet instant je jetai les yeux sur ce vieux soldat de la république qui avait contribué à l'arrestation du pape Pie VI, et je vis deux ruisseaux de larmes qui descendaient le long de ses joues sur sa moustache alors grisonnante. Je ne saurais dire s'il priait, car sa lèvres étaient immobiles ; mais quelle prière eût pu valoir cette émotion fervente qui se traduisait par des pleurs ? Quand la foule qui était agenouillée se releva, Margalet resta prosterné quelques momens encore, puis nous le vîmes reprendre le chemin de sa maison, emportant dans sa main droite une de ces petites croix de bois blanc que les habitants de la campagne font bénir ce jour-là.

Mon père nous défendit de parler à Margalet de ce qui s'était passé afin de lui laisser toute la liberté de ses douces inspirations, et convaincu que le vieux soldat viendrait de lui-même se confier à lui. En effet, il le vit arriver peu de temps après, et ses premiers mots furent ceux-ci : « Eh bien ! mon capitaine, je suis maintenant des vôtres ; qu'en dites-vous ? »

— Que j'en suis charmé, mon ami, et que je m'y attendais depuis longtemps. Mais dis-moi donc comment cette bonne idée t'est venue ?

— Oh ! mon capitaine, c'est pas une idée, car ce matin encore je n'y pensais pas. J'avais nettoyé mon uniforme pour aller toucher le trimestre de ma croix, et quand j'ai entendu ces chants, je me suis senti tout retourné, et je me suis dit : Margalet, mon ami, tu mourras peut-être bientôt ; si tu pensais un peu au bon Dieu, t'aurais peut-être pas tort. Alors, je suis sorti, et sans savoir comment cela s'était fait, je me suis trouvé sur le chemin de la procession, le chapeau à la main.

Puis il se rapprocha de mon père, et baissant la voix il ajouta : — Mais, c'est pas tout, mon capitaine ; maintenant, je voudrais me confesser, et si vous pouviez arranger ça avec M. le curé, vous me feriez bien plaisir.